

RÉPONSES À DES QUESTIONS DE FRANCK MÉDIONI POUR IMPROJAZZ

- La rencontre avec la musique, le jazz ?

Les grands orchestres des années 1940, en écoutant France Musique, j'avais vingt ans. Puis ensuite, bien sûr, les grandes chanteuses. Et avant, aussi, peut-être, un disque vinyle de Sidney Bechet qu'avait acheté mon père dans les années 1950, des musiques de Noël que la famille passait chaque année le 24 décembre. J'ai gardé la douceur de la clarinette dans l'oreille et je crois que je comprenais dès cette époque la collision entre la prison de la religion, le moment de Noël, et la liberté de sa réinterprétation musicale, je comprenais la force hérétique du jazz : swinguer pour se libérer.

- Pratique d'un instrument ?

Non, nullité absolue pour tout ce qui est manuel, avec en plus une absence d'oreille musicale complète. Aversion pour le solfège, également, quand on a essayé de me l'apprendre à l'école. Le seul instrument que je pratique aujourd'hui, c'est la grammaire, l'utilisation du langage. Et écrire ce n'est pas si simple, donc j'admire d'autant plus les musiciens de jazz qui semblent toujours créer avec une incroyable facilité, jouer, chanter, s'exprimer musicalement au plus près de leur être comme s'ils n'avaient aucun effort à faire, ce qui est bien

sûr une illusion, pratiquer un instrument, quel qu'il soit, est horriblement difficile, ce sont des heures de gammes à faire chaque jour.

- Souvenirs forts de concert de jazz ?

Je n'ai jamais assisté à un concert de jazz, ni non plus à un concert de rock ou un concert classique. J'ai l'impression que ce n'est pas ma place d'être au milieu d'un groupe, la foule, ce n'est pas mon univers, je suis individualiste, un peu sauvage, très solitaire. La musique, je l'écoute seul, jamais à deux, même avec ma compagne, l'écoute à deux ça ne marche pas, en ce qui me concerne. La conséquence, c'est que je n'écoute que de la musique déjà enregistrée, mise en conserve en quelque sorte, et pas en direct, donc de la musique déjà connue, alors justement que le jazz, davantage encore que la musique classique, est faite d'improvisation, et donc est largement imprévisible. Cette absence au concert est peut-être une déformation d'écrivain : on n'écrit pas en direct, on n'improvise pas, on trace un premier jet, puis on relit, puis on corrige, parfois on fait lire, et parfois on reprend encore, on tâtonne, il n'y a jamais d'inédit que personne n'ait encore lu, ne serait-ce que l'auteur. Alors que dans le jazz, le public découvre en même temps que les musiciens et les chanteurs, ce que ceux-ci créent. En tant qu'auteur, je n'aime pas parler en direct, à la radio ou à la télé, car j'ai toujours l'impression que je suis à côté de ce que je pense, que soit je dis quelque chose de faux, soit je dis quelque chose de presque vrai et qui mériterait un approfondissement dans le temps, c'est-à-dire une re-lecture et une ré-écriture. C'est là que le jazz, avec son apport de l'improvisation, le génie créatif immédiat, a toute mon admiration. Le musicien n'a pas de deuxième chance, s'il est en forme, inspiré, s'il a travaillé assez, s'il est heureux, si un millier de variables inconnues sont en accord, alors il est génial et un miracle se produit. Et

dans le cas contraire, le concert est moins bon, mais ce n'est pas grave, les miracles le sont justement parce qu'ils n'arrivent pas en permanence.

- Quels sont vos musiciens de jazz et albums de jazz préférés ?

Les grandes chanteuses classiques, Billie Holiday en priorité, Ella Fitzgerald aussi. C'est le summum de la voix féminine, c'est la révélation ultime. La douceur continue, la note tenue longtemps, sans effort, avec l'impression qu'il n'y a aucune limite, qu'un infini peut se déployer au-devant de cette voix, une voix sans puissance apparente, avec seulement la finesse et le toucher. Je ne sais pas si c'est parce que je suis un homme mais je trouve que la voix d'une femme est le plus merveilleux des instruments. Dans un classique de jazz, il a pu y avoir la plus magnifique introduction d'un orchestre, ou ensuite le plus beau solo, au moment où arrive la voix, par exemple celle de Billie Holiday, d'un coup on change d'espace, on bascule de deux dimensions à trois, ou quatre dimensions, on passe du noir et blanc à la couleur, du mono à la stéréo, on change de monde. Les chanteuses de jazz sont vraiment celles qui me donnent la chair de poule, littéralement.

- La place de la musique, du jazz, dans votre vie ?

Le jazz a été présent à une époque, comme l'a été ensuite la musique classique, mais aujourd'hui je n'écoute quasiment plus ces musiques, j'écoute uniquement de la musique électronique, plutôt de la House, Deep House ou Ambient, si tant est que ces sous-catégories signifient quelque chose. Mais la pensée du jazz, oui, est permanente, son apport théorique, le fait que cela ait existé, existe encore et continuera d'exister, de muter et d'ouvrir le futur, cela me nourrit.

- Que représente la musique, le jazz pour vous ?

Je ne suis pas un grand spécialiste ou un grand amateur de jazz, mais chaque fois que j'en écoute je suis estomaqué par l'immense liberté qui se dégage immédiatement des morceaux, quel que soit le style et quelle que soit l'époque. Il y a une absence de limite, une euphorie aux dimensions d'océan, y compris dans les morceaux les plus tristes. Le jazz vient directement du blues chanté par les esclaves noirs américains et il s'est développé ensuite aux Etats-Unis en parallèle de la lutte pour les droits civiques, et il me semble qu'il contient précisément en lui tous les espoirs humains, de sorte que cette musique, bien plus que le rock, le classique ou l'électronique, est la quintessence de l'espérance.

- Quels musiciens de jazz actuels suivez-vous tout particulièrement ?

Aucun, tous les morceaux de jazz que j'écoute, souvent au hasard d'une redécouverte dans ma liste de fichiers numériques, sont des classiques des années 1930 à 1960.

- La place du jazz dans vos livres ?

Il y a sans doute quelque chose du rythme et de l'improvisation, et comme je le disais, de la liberté. Cette absence de frontières, cette liberté du jazz a infusé dans toute la société, dans tous les arts, le cinéma, et les séries télévisées américaines des dernières années notamment, dont la nervosité et la rapidité m'influencent beaucoup. L'influence consécutive à une écoute est en tout cas immédiate et directe. Le jazz est un défi, une provocation artistique aussi forte pour moi que peut l'être la grande peinture, et il s'agit de relever le défi en mots,

de prouver que la littérature est plus forte que la musique, ce que je crois, sinon je ne serais pas devenu écrivain. Mais bien sûr, se confronter à Billie Holiday ou Ella Fitzgerald n'est pas une mince affaire, et même si je crois que les mots sont plus forts, à la fin je m'estime chaque fois perdant, la chanteuse me procure plus d'émotion que la lecture de mes propres phrases. Quoi qu'il en soit, le jazz est un bon étalon de la vérité et de la force émotive.

- La musique, le jazz a-t-il un impact, une influence sur votre écriture ? Si oui, laquelle ?

L'improvisation, la liberté la plus complète, et donc la création. Et aussi la vérité, on exprime la totalité de ce qu'on ressent, souffrance, amour, joie, sans hésitation, sans rien cacher, on se met en prise direct avec le corps et l'âme. Le tout dans des configurations totalement opposées, comme je l'expliquais : à la spontanéité du musicien, l'écrivain oppose le long travail de réécriture et l'écoulement du temps entre l'immédiateté de la première écriture et le moment ultime de correction et la publication.

- Ecoutez-vous de la musique en écrivant ?

Non, pas en écrivant, mais en marchant oui, beaucoup. J'écris le matin et je passe tous mes après-midi à marcher dans les rues en écoutant de la musique.

- Comment voyez-vous la relation entre jazz et littérature ?

Le jazz est pour moi un exemple de libération et d'improvisation géniale. Il s'agit de repousser ses limites et de se dépasser, et aussi d'échanger, de prendre en compte l'autre tout en restant soi-même, c'est comme du ping-pong, on envoie la balle de l'autre côté du filet et elle nous revient, sauf que dans le jazz,

comme dans la littérature il n'y a pas de perdant, mais deux gagnants : le musicien/écrivain et le public, le premier n'étant rien sans le second. Inutile de jouer si personne n'écoute, c'est d'ailleurs sans doute impossible, et inutile d'écrire s'il n'y a pas quelqu'un pour lire un jour ce qui a été écrit. Emission, réception, ré-émission et nouvelle réception. Le jazz est une grande leçon pour les écrivains contemporains et à venir, les auteurs des siècles précédents n'avaient pas cette chance de connaître le jazz, ils n'avaient pas idée de toutes les ressources que l'être humain possède en lui et que le jazz démontre à chaque seconde.

Improjazz n° 264-265 (avril-mai 2020)